

et capable de remplir cette noble mission. Stairs, que vous connaissez tous pour l'homme qui n'est jamais fatigué et n'a jamais dit : Assez ! quand il reste quelque chose à faire, vous montrera la route jusqu'à la station d'Ougarrououé ; il veillera à ce que vous soyez transportés de l'autre côté de la rivière, munis de provisions et de cartouches en quantité suffisante. Quand il vous quittera, vous suivrez l'ancien chemin, que vous ne pouvez manquer, et là vous courrez comme des hommes qui courent pour une magnifique récompense. Ces lettres, il faut les remettre entre les mains du major, afin que vos frères et lui soient sauvés. Les gaillards aux 250 francs, qu'ils se présentent ! »

En pareille occurrence les Zanzibari sont facilement pris d'enthousiasme, chacun d'eux se croit un héros. Plus de cinquante hommes s'avancent, défiant n'importe qui de dire quoi que ce soit contre leur courage et leur virilité ; mais ils ont à subir la gouailleuse critique des camarades et celle des officiers, à entendre discuter sur leur valeur, leur persévérance, leur activité, leurs dispositions, leur force, leur santé d'esprit ou de corps. A la fin, vingt hommes, acceptés par le commandant et l'opinion publique, reçurent les rations nécessaires. Ils furent enrôlés dans la cohorte des bien méritants qui, sitôt rentrés à Zanzibar, devraient, en dehors de la paye, toucher pour services exceptionnels diverses récompenses en argent. Le lieutenant Stairs nous quitta donc pour Ipoto et l'établissement d'Ougarrououé, muni pour ce long voyage de poulets, chèvres, maïs et farine de plantain.

Le 18, le bras gauche, dont j'avais beaucoup souffert les quatre jours précédents, présentait un engorgement des ganglions, un commencement d'abcès, me dit le chirurgien.

Voici un extrait de mon journal :

*Du 19 février au 15 mars.* — Le 19, dans la nuit du dimanche, je fus pris d'une inflammation d'estomac, que le Dr Parke qualifia de gastrite sous-aiguë. Elle fut si violente que, pendant la première semaine, je ne me rappelle autre chose, sinon d'avoir ressenti de vives douleurs dans le bras et l'estomac, et de m'être trouvé incapable de tout travail. Le docteur ne s'est pas épargné à me donner ses soins, doux comme ceux d'une femme. Une fois dans la vie, tout le monde autour de moi se sera dépensé à mon service ; j'aurai été nuit

et jour l'objet de la sollicitude universelle. Mes fidèles amis Parke et Jephson veillaient, servaient, besognaient. Le pauvre Nelson, en proie lui-même à la maladie, aux fièvres, à la débilité, aux ulcères et éruptions, suites de ses terribles angoisses au Camp de la Famine, venait lui aussi, faible et boitillant, m'exprimer sa sympathie. L'après-midi, le docteur permettait aux chefs d'escouade de me faire une courte visite, et leur donnait le plaisir de transmettre aux Zanzibari inquiets et leur opinion personnelle et leur avis sur le cas. Sous l'influence de la morphine, pendant la majeure partie de ces 25 jours je restai presque toujours inconscient. — A présent, je me refais peu à peu. L'abcès, qui avait beaucoup grossi, a percé il y a deux jours, et de ce côté je suis soulagé. Je ne prenais autre chose qu'un demi-litre de lait — grâces soient rendues à la vache des Balegga! — de lait étendu d'eau. Je suis si faible que je puis à peine me mouvoir. »

Pendant ma maladie j'ai perdu deux braves gens, Sarmini et Kamouaiyé, tués à coups de flèches; un de mes capitaines de caravane a été grièvement blessé. Cela s'est passé dans une marche de reconnaissance vers l'Hourou, à 26 kilomètres d'ici, nord vrai. Oulédi et sa troupe ont découvert que les nains et des aborigènes de plus haute taille, qui pillent nos bananeraies, gisent à Alessi et Nderi, à 26 kilomètres est.

J'apprends qu'Oulédi a capturé une reine des pygmées, la femme du chef qui trône à Inde-karou. On me l'amène, parée de trois torques de fer poli à bouts enroulés comme un ressort de montre. Trois annelets de fer pendent à ses oreilles. Teint légèrement brun, face large et ronde, de grands yeux, des lèvres petites, mais pleines. Son maintien est tranquille et modeste, bien qu'elle n'ait pour tout vêtement qu'une étroite guenille en écorce. Elle mesure 1 m. 52, et nous lui donnons de dix-neuf à vingt ans. Quand elle tient ses bras contre la lumière, ils prennent une teinte brun blanchâtre. Sa peau n'a pas la soyeuse douceur de celle des femmes zanzibari; mais, en somme, la petite créature est charmante.

*Du 15 mars au 1<sup>er</sup> avril.* — Le 25, je pouvais faire quelques centaines de pas tout d'une traite, mais le bras était encore raide et je me sentais faible. Nelson est quelque peu remis de ses perpétuels accès de fièvre. Tous les après-midi, on soutient mes pas chancelants jusqu'au centre d'une superbe

colonnade d'arbres, sur la route que nous faisons ouvrir du côté du Nyanza; je m'assieds dans un fauteuil, où je passe des heures à lire et somnoler.

Pendant qu'on m'aide à gagner mon dôme de feuillage, ce m'est un délice tous les jours renouvelé d'observer la croissance rapide du maïs dans les champs, de voir combien nous avons



Une reine des pygmées d'Inde-karou.

gagné sur la forêt. Nos essarts, après avoir été nettoyés, bêchés et semés, ne sont pas restés longtemps dans leur nudité première. Certain jour, la terre brune s'est prise à verdoyer; des milliers de plantes ont germé tout à coup comme à une parole de commandement. Hier encore, je souriais en regardant les pousses tendres et blanches se ployer sous les mottes comme pour prendre leur élan; le lendemain, les mottes ont été repoussées, les tigelles se redressent; les plantes virginales se teintent déjà de vert à leur extrême pointe. Jour après jour c'est merveille de voir les stipes croître, monter et grossir, les folioles

s'élargir et la couleur devenir plus intense. Côte à côte, chaque pied, à sa file et à son rang, envoie ses feuilles à la rencontre des compagnes; elles mêlent leurs embrassements, et maintenant le champ de maïs est un carré solide qui bruit au vent, comme le murmure lointain de la vague paresseuse roulant sur le galet des rives.

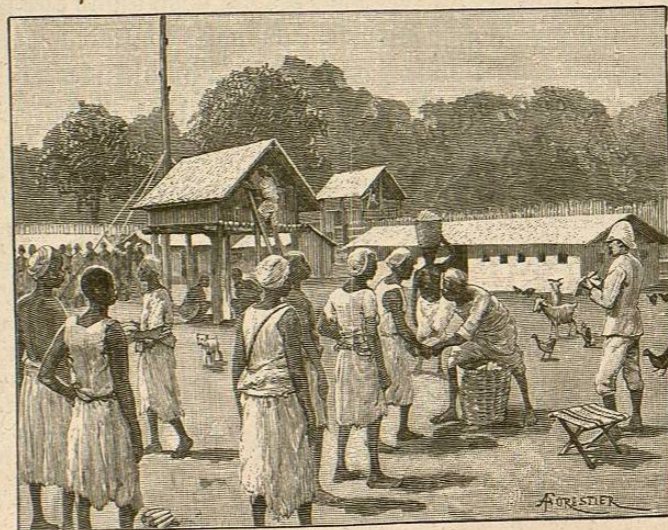
Telle est la musique à laquelle j'aime à prêter l'oreille, tandis que mon médecin et ami se tient à proximité et que les sentinelles restent en faction à chaque bout de l'avenue. Une brise légère souffle sur la forêt, s'abat sur la plantation de maïs qui se meut et frissonne sur toute son étendue; de mon siège je contemple les têtes empanachées qui se balancent, s'inclinent et se saluent avec la grâce charmante et le doux bruissement de multitudes de vaguelettes; peu à peu l'assoupissement me gagne, mes esprits s'engourdissent et le sommeil me transporte dans les régions de la fantaisie. Lorsque le soleil, déjà descendu, illumine le sous-bois de ses doux rayons, le complaisant docteur m'aide à me remettre sur jambes; et pendant que je retourne au fort, les tiges de mon maïs me saluent avec des mouvements gracieux et d'aimables ondulations.

Dans le sol chaud et fécond il pousse à une hauteur prodigieuse; il n'est pas moins élevé que de jeunes baliveaux. Il y a quelques semaines, je cherchais encore à distinguer les germes au milieu de la glèbe; un peu plus tard j'apercevais encore une souris parmi trolant par là; quelques jours après, il me montait à l'épaule; aujourd'hui, avec une perche longue de 150 cm. je puis à peine atteindre l'extrémité de ses feuilles, en forme de rapière. Une troupe d'éléphants se cacherait dans le fouillis. La plante a déjà fleuri, les gros épis grossissent toujours; surabondamment protégés dans leurs multiples gaines, ils promettent une récolte abondante, et je rougis de plaisir à la pensée que pendant mon absence nos hommes n'auront plus à souffrir de la famine.

J'ai résolu de partir demain pour le Nyanza et d'emporter le bateau. C'est le 46<sup>e</sup> jour que Stairs est absent. J'ai envoyé au major Barttelot 20 courriers — dont l'un est retourné sur ses pas, — Stairs et ceux de sa suite immédiate sont au nombre de 7. Je laisserai 49 hommes au fort avec Nelson. Nous en aurons 126 pour convoier le bateau jusqu'au lac. Total, 201 hommes — de cette première colonne qui en comprenait

589; je ne compte pas les convalescents qui peuvent nous revenir de chez Ougarrououé.

Évidemment Tippou-Tib a manqué à sa parole; voilà pourquoi le major court maintenant des étapes à double trajet, à quelques centaines de kilomètres en arrière; les 19 messagers volent à sa rencontre; en ce moment ils doivent être à la hauteur du Nepoko. Stairs a dû trouver tant d'hommes éclopés par suite d'ulcères, qu'il ne peut aller vite... Donc, avec les



La vie au fort Bodo.

126 qui se préparent maintenant, je vais encore une fois tenter la délivrance d'Emin. La garnison se compose des affaiblis et des affamés qui partageront l'infortune de Nelson au Camp de la Famine; de ceux que rongent les abcès et des ulcères aux jambes, tous ne guériront pas.

Beaucoup de travail commencé autour du fort. Nelson commandera une place inexpugnable. Les champs de fèves et de maïs prospèrent; j'ai aujourd'hui savouré le premier plat de légumineuses. Les bananeraies semblent inépuisables. Nos larges routes s'allongent à 800 mètres, tant en avant qu'en arrière. Dix éclaireurs parcourent les plantations chaque matin, afin que les malfaisants pygmées ne détruisent pas les approvisionnements de la garnison, et que les indigènes ne tentent pas une attaque soudaine sur nos cultivateurs.

M. Parke nous accompagne au Nyanza, sur sa demande

expresse. Sa place serait plutôt au fort, avec les malades ; mais aucun n'exige plus de soins que n'en peut donner le capitaine Nelson, assisté de ses garçons, auxquels on a enseigné l'art de lotionner les ulcères avec de l'acide phénique étendu d'eau.

Nos hommes s'amusaient le dimanche à exécuter des évolutions militaires, d'après la méthode du général Matthews à Zanzibar. Ces mimes, bien doués, reproduisent jusqu'à sa voix et ses gestes.

En somme, la vie au fort Bodo n'a été déplaisante que pour le capitaine Nelson et pour moi. Nous nous tourmentons perpétuellement et ne sommes jamais libres d'inquiétudes au sujet de nos amis. Anxieux de partir et de les tirer d'affaire, des circonstances indépendantes de notre volonté ont toujours déjoué nos plans. Nous avons employé les heures de loisir à nous approvisionner largement. La chance finira par tourner en notre faveur ; peut-être ramènera-t-elle au fort Bodo, avant notre second retour du Nyanza, Barttelot avec nos amis Jameson, Ward, Troup, Bonny et leur petite armée.



## CHAPITRE XIV

### SECONDE VISITE A L'ALBERT-NYANZA

(Du 2 au 25 avril 1888)

Difficultés avec le bateau d'acier. — Les ruses des sylvains. — Magnifique capture de pygmées et leur description. — Nous traversons l'Itouri. — La joie du docteur Parke à sortir de la forêt. — Le camp de Bessé. — L'esprit du Zanzibari. — Nous nous retrouvons à Nzera-Koum. — Rapports avec les natifs. — Malledjou ou l'Homme Barbu. — Les premières nouvelles d'Emin. — Visite du chef Mazamboni et de sa suite. — Jephson échange les sangs avec Mazamboni. — Les magiciens, Nestor et Mourabo. — Les tribus du Congo. — La visite du chef Gavira. — Un cabocère des Mhouma. — Les races des Bavira et des Ouahouma. — Les divers types africains. — Alliance avec Mpinga. — Gavira et le miroir. — Ousanza ouvert à tous les vents. — Nous arrivons à Kavalli. — Le chef apporte la lettre de Malledjou. — La missive d'Emin. — Jephson et Parke convoient au lac le bateau d'acier. — Lettre que j'envoie à Emin par Jephson. — Visites amicales que nous font les indigènes.

Le 2 avril 1888, à midi, dès que cessa la bruine, nous nous mîmes en marche pour essayer encore une fois de parvenir jusqu'au Pacha ou de rompre le silence qui régnait autour de lui. Nous étions rentrés en possession de notre bateau d'acier, partagé en douze sections. Marchant en file indienne, la caravane, chargée de son bagage, boîtes, ballots et caisses, avançait aisément, sauf à nos pionniers à ne pas épargner les coups de hache et de serpe. La plupart des tranches de l'*Avance*, larges de 61 centimètres seulement, passaient encore sans difficulté ; mais les pièces de la poupe et de la proue, plus volumineuses et incurvées en forme de soc de charrue, finirent par s'engager entre deux arbres énormes ; il fallut battre en retraite, prendre un détour par la brousse et s'y frayer une route. Évidemment la traversée de la forêt ne manquerait pas de nous prendre plusieurs jours.

La compagnie d'éclaireurs, bien apprise dans toutes les